

LE MÉTÉOROLOGUE

Fiction & Cie



Olivier Rolin
LE MÉTÉOROLOGUE

Seuil / Paulsen

COLLECTION
«Fiction & Cie»
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-116889-1

© Éditions du Seuil / Éditions Paulsen, octobre 2014

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com
www.editionspaulsen.com

Pour Masha

Je pensais, je lisais
Dans la Bible des vents.

Sergueï Essénine, *L'Homme noir*

I

1

Son domaine, c'était les nuages. Les longues plumes de glace des cirrus, les tours bourgeonnantes des cumulonimbus, les nippes déchiquetées des stratus, les stratocumulus qui rident le ciel comme les vaguelettes de la marée le sable des plages, les altostratus qui font des voilettes au soleil, toutes les grandes formes à la dérive ourlées de lumière, les géants cotonneux d'où tombent pluie et neige et foudre. Ce n'était pas une tête en l'air, pourtant – du moins, je ne crois pas. Rien, dans ce que je sais de lui, ne le désigne comme un fantaisiste. Il représentait l'URSS à la Commission internationale sur les nuages, il participait à des congrès pansoviétiques sur la formation des brouillards, il avait créé en 1930 le Bureau du temps, mais ces appellations poétiques ne le faisaient pas rêver, il prenait tout ça sérieusement, comme un scientifique qui fait son métier de scientifique au service, bien sûr, de la construction du socialisme, ce n'était pas un professeur Nimbus.

Les nuées n'étaient pas prétexte à songerie, rien de vaporeux chez lui, je le soupçonne même d'une certaine raideur. Devenu en 1929 le premier directeur du Service hydro-météorologique de l'URSS, il avait entrepris d'établir un cadastre des eaux, un cadastre des vents et un autre du soleil. Il ne voyait sans doute rien de pittoresque là-dedans, aucune invitation à l'imaginaire dans ces projets de cartographier l'insaisissable, c'était le concret qui l'intéressait, des réalités mesurables, les rencontres des grandes masses d'air, l'étiage des fleuves, l'embâcle et la débâcle, la marche des pluies, l'influence de ces phénomènes sur l'agriculture et la vie des citoyens soviétiques. Le socialisme s'édifiait dans le ciel aussi.

Il était né en 1881 à Krapivno, un village d'Ukraine...

2

Mais avant de commencer à raconter la vie et la mort de cet homme qui se destinait à l'observation paisible de la Nature et que la fureur de l'Histoire brisera, je dirai quelques mots des circonstances dans lesquelles j'ai croisé son chemin, bien après sa disparition (on verra que le mot, dans son cas, prend tout son sens). Les histoires ne tombent pas du ciel ni des nuées, il n'est pas mauvais me semble-t-il qu'elles présentent leurs lettres de créance. En 2010, j'avais été invité à parler à l'université d'Arkhangelsk. J'y avais été reçu avec cette chaleur qui caractérise, à côté de beaucoup d'indifférence et même de brutalité, la vie russe. On avait déployé une banderole de bienvenue et sorti des photos d'un voyage précédent (j'ai mes habitudes, là-bas) qui n'avaient pour inconvénient que de rendre visible le temps qui avait passé, mais c'était gentil tout de même. On m'avait accueilli, peut-être pas comme un président, mais, disons, comme un sous-préfet. J'aime

Arkhangelsk à cause de son nom de ville de l'Archange, à cause du large estuaire qui la borde, qu'on traverse en hiver sur un chemin de planches posé sur la glace et festonné, la nuit, de pâles lumières, à cause des maisons de bois qu'on voyait encore en assez grand nombre lors de mes premières venues (peu, depuis, ont résisté aux affairistes immobiliers), et parce qu'il me semble que les filles y sont particulièrement belles (j'ai le souvenir de rolleuses aux jambes nues et bronzées glissant cheveux au vent, escortées de libellules, sur la digue le long de la Dvina, un mois de mai : ce sont mes proustiennes jeunes filles à bicyclette...). Il me semble que Cendrars parle quelque part des cloches d'or (ou des clochers d'or?) d'Arkhangelsk, mais je n'ai retrouvé ça nulle part. Peu importe, les écrivains ne sont pas seulement ce qu'ils ont écrit, mais ce que nous croyons qu'ils ont écrit.

J'avais pris ensuite le petit avion (un Antonov-24, pour être précis) qui, deux fois par semaine, joint Arkhangelsk aux îles Solovki, un archipel au milieu de la mer Blanche. Quand la mer est gelée, et c'est six mois par an, il n'y a pas d'autre moyen de s'y rendre. Mon voisin dans l'avion était un jeune pope qui ressemblait à Georges Perec (je ne suis pas sûr que la comparaison aurait plu à Perec, ni au pope, s'il avait su qui était Perec : mais le fait est qu'il lui ressemblait). Le saint homme était muni d'un e-book qui me semblait alors le comble d'une modernité à quoi je n'avais pas encore atteint, et que je trouvais

incongrue chez un religieux, russe de surcroît. L'objet high-tech était couvert d'un portefeuille de cuir orné d'une icône de la Vierge à laquelle il prodiguait force baisers. Je lorgnais en douce ce qu'il lisait sur son écran, espérant que c'était un roman érotique, mais je dois reconnaître que ce n'était pas le cas.

C'était la beauté du lieu, tel que je l'avais découvert sur des photographies, qui m'avait poussé à entreprendre ce voyage. Et en effet, à peine sorti de la petite aérogare en planches badigeonnées de bleu, à la vue des murailles, des tours trapues et des clochers (d'or...) du monastère-forteresse allongé sur un isthme entre une baie et un lac emmitouffés de neige, j'avais compris que j'avais eu raison de venir là. La même beauté que le mont Saint-Michel, sauf que c'était tout le contraire : un monument monastique et militaire, et carcéral, au milieu de la mer – mais se déployant dans l'horizontale, quand le mont s'élance à la verticale. Et puis, ici, pas de foule, pas de pacotille touristique. J'avais passé quelques jours à marcher sur les chemins de l'île, au milieu d'un paysage blanc et noir de lacs gelés et de forêts de conifères que le couchant ensanglantait longuement. J'avais trouvé asile dans un minuscule hôtel nommé *Priout*, « L'Abri ». Katia, la patronne, était une personne charmante, extrêmement riieuse (ce qui, je dois l'admettre en dépit d'une russophilie que certains amis feignent de me reprocher, n'est pas si fréquent là-bas), mignonne (je crois que conviendrait

dans son cas l'épithète un peu désuète de « gironde »), poussant l'amabilité jusqu'à prétendre que je m'exprimais très bien dans sa langue. De ma chambre je voyais le soir les murailles et les bulbes écailleux flamber sur la glace. Je ne me doutais pas que les premiers germes d'un livre étaient en train de se déposer en moi – mais c'est toujours ainsi, la chose se fait en douce.

Le monastère, fondé au quinzième siècle par de saints ermites, était un des plus anciens de Russie. Chaque époque a son génie, et à partir de 1923 il avait abrité (si le mot convient...) le premier camp de ce qui allait devenir la Direction centrale des camps, *Glavnoïe Oupravlénié Laguéreï*, tristement célèbre par son acronyme : GOULAG. Je me mis à lire, à mon retour, tous les livres que je trouvais sur cette histoire. C'est ainsi que j'appris qu'il avait existé dans le camp une bibliothèque de trente mille volumes, formée directement ou indirectement par les livres des déportés qui étaient pour beaucoup d'entre eux des nobles ou des intellectuels – des ci-devant ou des *bitches*, qui n'étaient pas des putes anglaises, mais des *byvchi intelliguentny tcheloviek*, des ex-intellectuels, dans la langue de la police politique. De fil en aiguille naquit l'idée de faire un film, et c'est pour les repérages que je revins aux Solovki, en avril 2012.

Antonina Sotchina, une des mémoires de l'île, m'y reçut. C'était une vieille dame charmante, aux cheveux

blond-roux, aux yeux bleus, vive, vêtue d'un jean et d'un pull roulé. Sa maison était pleine de livres et de plantes, elle faisait des confitures magnifiques avec ces baies dont tout Russe raffole, myrtilles, airelles, canneberges, et une autre dont je ne connais pas le nom français, si elle en a, une sorte de framboise orangée nommée *marochka*, poussant dans les zones marécageuses, et si bonne que Pouchkine, paraît-il, en demanda avant de mourir (les baies et les champignons sont une des bases de l'alimentation et même de l'imaginaire russes ; le nom générique pour désigner les baies, *iagoda*, est aussi, curieusement, le nom de famille du chef de la police politique, Guépéou puis NKVD, de 1934 à 1936 : Guenrikh Iagoda, qui jouera un certain rôle dans la suite de l'histoire). Parmi les livres que me montrait Antonina, il y avait, sous une couverture représentant des nuages, un album hors commerce édité par la fille d'un déporté à la mémoire de son père. Alexeï Féodossiévitch Vangengheim, le météorologue, avait été déporté aux Solovki en 1934. La moitié de l'album était constituée par des reproductions des lettres que du camp il envoyait à sa fille, Éléonora, qui n'avait pas quatre ans au moment de son arrestation. Il y avait des herbiers, des dessins d'un trait sûr, naïf et net, colorés au crayon ou à l'aquarelle. On y voyait une aurore boréale, des glaces marines, un renard noir, une poule, une pastèque, un samovar, un avion, des bateaux, un chat, une mouche, une bougie, des oiseaux... Herbiers et dessins étaient beaux, mais

ils n'étaient pas composés seulement pour plaire à l'œil, ils avaient une fin éducative. À l'aide des plantes, le père apprenait à sa fille les rudiments de l'arithmétique et de la géométrie. Les lobes d'une feuille visualisaient les nombres élémentaires, sa forme la symétrie et la dissymétrie, une pomme de pin illustre la spirale. Les dessins étaient des réponses à des devinettes.

Cette conversation à distance entre un père et sa toute jeune fille, qu'il ne reverrait jamais, cette volonté de contribuer de loin à son éducation, me semblèrent émouvantes. L'était aussi l'amour que la fille ne cessa jamais de porter à ce père qu'elle avait si peu connu, et dont témoignait le livre mémorial que je parcourais chez Antonina. C'était, disait-elle, un pianiste magnifique, elle se souvenait de l'avoir entendu jouer l'*Appassionata*, la *Sonate au clair de lune*, des *Impromptus* de Schubert. Il aimait Pouchkine et Lermontov. Jusqu'en 1956, année de sa réhabilitation *post mortem*, disait-elle, ma mère a attendu son retour. Lorsque je me conduisais mal, disait-elle encore, ma mère me disait que j'aurais honte lorsque mon père reviendrait, et me juger par ses yeux est devenu ma règle de vie. L'idée d'écrire l'histoire de cet homme, une victime parmi des millions d'autres de la folie stalinienne, commençait à s'éveiller en moi. La rencontre à Moscou, plus tard, de gens qui avaient connu Éléonora à l'autre bout de sa vie, fit le reste. Elle était devenue une paléontologue réputée. Je n'ai pas pu

